

Le cynhyène fut aussitôt écorché et sa peau nettoyée dans l'eau courante de la rivière, afin d'éviter l'odeur infecte qu'elle exhale, comme encore pour prévenir l'échauffement. Mais cette précaution fut inutile; l'épiderme ne s'en souleva pas moins vers les oreilles, comme chez le premier de cette espèce que j'avais obtenu, lequel avait aussi été tué lors d'une chasse active qu'il appliquait à sa proie.

La saison continuait à être la même, l'aspect de la terre avait seul légèrement changé par la renaissance des pâturages brûlés antérieurement; mais ces nouvelles pousses étaient encore trop courtes pour être saisies par la langue de nos bœufs. L'un d'eux mourut alors; nombre de vautours s'abattirent sur son cadavre, et, comme par instinct, j'en immolai une douzaine à ses mânes. Cette circonstance me procura de rares insectes qui formèrent le noyau de la collection que je recueillis au pays de Massilicatz.

Malgré le froid des nuits, un vent du nord chaud et constant durant le jour venait de nous faire éprouver une chaleur inaccoutumée; l'atmosphère se couvrit de nuages condensés, et bientôt après une forte pluie tomba, accompagnée de furieux coups de tonnerre. La température était fort basse; mes gens et moi nous grelottions, chacun s'arrangeait pour le mieux, car il n'y avait pour eux rien à faire par un temps pareil. Mais comme toujours j'avais de la besogne, et à défaut de peaux à préparer, je faisais des squelettes de vautours, lorsqu'un coup plus déchirant

éclate, laissant chacun dans la stupeur. C'était un immense *kaamel-doorn*, situé au bord opposé de la rivière, que la foudre venait de déchirer de sa branche la plus haute à la base de son tronc. Les éclats de bois brisé, lancés jusqu'à 200 pas du pied de l'arbre, eussent formé le changement d'un chariot.

Je m'estimai fort heureux que le choix ne fût pas tombé sur l'un des arbres élevés sous lesquels étaient alors mes chariots, mes bœufs et mes collectionnaires ; j'en eusse éprouvé un tel dégât, qu'il m'eût été impossible peut-être de poursuivre désormais mes recherches. Cet orage, qui dura trois jours, déversa une immense quantité d'eau dans la contrée ; les rivières se gonflèrent hautement, mais le temps qui suivit redevint tel qu'auparavant.

Le besoin de vivres frais s'était fait sentir à cause de la pluie, qui ne permettait aucune tentative : aussi quand elle avait paru cesser, s'était-on hâté de profiter de l'embellie. Henning avait couché bas un jeune rhinocéros simulmus qui suivait sa mère. La chair nous parut inférieure à celle de l'animal adulte, mais les pieds furent mis au-dessus de tout ce que nous avons connu jusque-là. Il n'avait guère plus de 85 centimètres au garrot, et néanmoins sa peau avait acquis déjà une épaisseur de 1¼ millimètres.

Le beau temps revenu, la terre était partout fraîchement remuée chaque matin, le long de l'Oury, à 20 et 40 pas de la rive, et presque toujours ce travail était fait au détriment des herbes naissantes. Je ne tardai pas à re-

connaître que les francolins seuls étaient les auteurs du désordre, afin de chercher des graines enfouies. Chaque jour, de bonne heure, ils détalait à la course par troupes de 60 à 150, et gagnaient les rives inclinées, où le bruit de leurs pieds sur les feuilles sèches me les faisait découvrir à de courtes distances. Leur chair étant très-bonne et servant à varier nos mets, il m'arrivait souvent de leur consacrer quelques coups de fusil simplement chargé de cendre, le numéro dont j'avais la plus forte provision. Toujours j'obtenais au delà du nécessaire ; j'eusse même pu en tuer plus de 200 en un seul jour, si j'avais eu quelque intérêt à le faire et si les munitions eussent été plus abondantes.

Il existait aussi beaucoup de ces oiseaux sur les bords de l'Ouritylé, où ils avaient l'habitude de me tromper d'abord en se réfugiant sur les troncs horizontaux des saules. Mais là je faillis être victime d'un accident tout à fait impossible à prévoir, et je me hâte de le rapporter, afin de faire comprendre à quel point le danger peut être proche, lors même qu'on le soupçonne le moins.

Je venais de tirer ainsi trois francolins; un quatrième et dernier m'était indispensable : mon coup part, l'oiseau tombe et flotte à la surface de l'eau. Je marchais sur un saule afin de le repêcher comme j'avais fait des autres, c'est-à-dire le prendre simplement à la main. Déjà j'étais baissé, déjà je touchais le corps de l'oiseau, et de deux doigts allongés j'essayais de saisir une aile, lorsque ma

main se trouve en contact avec quelque chose de vert qui remue l'eau et disparaît en entraînant mon francolin. C'est assez dire que je n'avais pas été le plus leste, et que je dus m'estimer heureux de m'en voir quitte pour une honteuse déception. Il ne s'en était point fallu de deux doigts, et gibier et chasseur fussent devenus la proie d'un crocodile.

---

### CHAPITRE XXXIII.

Sortie de Vaayen-Poort. — Rencontre d'un boer qui m'indique la position qu'occupe M. Vahlberg. — Cet intrépide explorateur me décide à rester plus longtemps. — Nécessité d'expédier à Natal l'un de mes deux chariots. — Isaac Niewkerk part pour ne jamais me revenir. — Mouzi de Pilanne. — Désertion d'un de mes jeunes Cafres. — Rencontre de Pilanne. — Détails qu'il me donne. — Un rhinocéros blessé qui se relève. — Monographie du rhinocéros. — Une pipe immeuble. — Les épines. — Recherche de l'antilope noire. — La mer terrestre. — Continuation de route. — Entrée dans un pays de montagnes. — Site délicieux.

Mes recherches incessantes sur ces lieux étaient chaque jour couronnées de succès inespérés. J'avais réuni tout ce que je pouvais désirer, excepté l'antilope noire à ventre blanc. Un superbe coudou mâle était tombé en mon pouvoir, et de la même espèce une femelle portant cornes, cas d'anomalie très-rare chez ces animaux. J'a-

vais encombré l'un de mes wagons des plus beaux exemplaires de *Canna*, *Caama*, *Lumata*, *Gorgon*, *Ellipsiprymnus*, *Melampus*, et déjà je sentais la nécessité de faire rentrer à Natal ces trésors, renforcés de 300 oiseaux acquis en un laps de deux mois et demi.

Une sorte de soupçon me relançait aussi vers les montagnes aux pieds desquelles coule la Sloâne, parce qu'un individu qu'y avait aperçu un de mes chasseurs lors de notre passage sur ces lieux, pouvait bien n'être autre chose que l'antilope noire elle-même. D'un autre côté, soit que je me décidasse à rester plus longtemps, soit que je voulusse immédiatement retourner à Natal, il était prudent de rallier les dernières habitations des blancs, lorsque je le pouvais encore, afin de remplacer mes bœufs morts ou trainards, la masse n'ayant pu se refaire à cause du manque d'herbes vertes.

Je fis donc mes préparatifs de départ et je pris moi-même le soin d'arimer mes peaux roulées le poil en dedans, de telle manière que le frottement n'eût pas d'action sur elles. A cet effet, des coussins d'herbes sèches furent interposés ; les têtes elles-mêmes, ainsi que les cornes, avaient été préalablement garnies de sacs cousus servant à maintenir du foin bourré sur tous les points saillants. Puis encore, afin d'empêcher le ballottement, le chargement fut serré au moyen de courroies étranglées qui maintenaient chaque objet dans la position assignée. J'observai seulement ensuite que les courroies de buffle, tendant tou-

jours à s'allonger, eussent été bien remplacées par des cordes de matière végétale ; malheureusement je n'en avais point.

Nous étions alors au 1<sup>er</sup> octobre 1843. Mes wagons s'ébranlèrent et prirent la direction du chemin par lequel nous nous étions introduits dans le cul-de-sac. Je craignais fort pour le passage si scabreux du versant baigné par l'Oury : aussi pris-je les devants et n'osai-je retourner la tête que quand j'entendis résonner les fouets indiquant la difficulté vaincue. Alors je respirai, heureux d'en être sorti sans encombre. Ce point avait reçu de nous le nom de *Waayen-Poort*, portes du vent, parce qu'en raison de la disposition des montagnes, de quelque côté qu'il vint, le vent s'y engouffrait toujours avec violence.

Quatre jours après je rencontrai sur les bords de la Sloâne un boer qui s'était mis en chasse. La tente blanche de son chariot avait été aperçue de loin et signalée comme un navire à la mer. Nous fîmes route sur lui, non sans l'avoir averti de notre présence par quelques coups de fusil. Une heure à peine écoulée il avait mis en panne, et nous pûmes échanger des nouvelles. Cet homme avait quelque usage, une certaine élégance même ; sa femme l'accompagnait, et je sus ensuite que c'était un banqueroutier qui préférait s'enfoncer dans le désert plutôt que de satisfaire aux exigences de ses créanciers qu'il avait sur les talons.

J'appris de lui que, parti des abords de Makali's-Berg, il

avait longé vers le nord la rivière Morikoey jusqu'à ce que les arbres qui la bordent lui eussent barré le passage par leur fréquence et leur nombre; que, n'y ayant pas rencontré d'éléphants, son but était de faire route vers l'est-sud-est, d'entrer sur le territoire de Mammakaly, de visiter ensuite le chef Sibidely, et plus loin la reine Mammasetchy, qu'il espérait séduire par des promesses pour se faire délivrer une belle partie d'ivoire. Mais ce qu'il me narra de plus intéressant, ce fut la rencontre qu'il avait faite de M. Wahlberg, dont les wagons étaient cachés dans des gorges de montagnes non loin du mouzi de Maschlapine. M. Wahlberg venait d'obtenir divers individus de l'espèce *Aigoceros nigra*. Cette communication me fit un extrême plaisir; j'allais enfin trouver un homme avec qui je pouvais converser. De plus, je me voyais à la veille de posséder ce que je désirais le plus ardemment.

Comme nous faisons route en sens inverse, nous nous séparâmes sans plus tarder, après avoir communiqué au chasseur tous les renseignements que nous supposions lui devoir être utiles. Le lendemain, nous venions de traverser la Sloâne; nous étions sur les terres de Pilanne. Le bruit de deux coups de fusil nous parvint, répété par les échos des montagnes où ils étaient tirés. Sans aucun doute, c'était M. Wahlberg ou ses gens. Aussitôt j'envoyai un autre coup d'appel d'un énorme fusil à éléphant chargé outre mesure. Nous prêtâmes l'oreille, mais on ne nous répondit pas.

C'était plus loin que M. Wahlberg devait avoir établi son camp. Il fallait poursuivre jusqu'à croiser ses traces : nous continuâmes ce même jour et le suivant à nous avancer. Nous ne vîmes rien, quoiqu'ayant cherché partout, et déjà je désespérais de rencontrer mon ami. J'avais avec raison dételé dans la plaine découverte, afin d'être plus facilement aperçu, et le lendemain, à des coups qui retentissaient dans les sommités, nous répondîmes par d'autres, qu'entendit Wilhelm Neel ; car c'était lui, l'infatigable chasseur de M. Wahlberg, qui battait ces lieux difficiles.

Wilhelm parut bientôt, perché sur une roche élevée, dominant à 300 pieds. Il n'eut pas de peine à découvrir mes wagons, et descendit pour nous saluer en nous serrant la main. Par lui, nous sûmes avoir dépassé le lieu où résidait momentanément son maître. Il nous l'indiqua ; mais, comme les traces étaient précisément sous la montagne et justement à l'effet de n'en laisser deviner aucune, je me hâtai de prendre mon fusil et de le suivre dès qu'il eut vidé sa tasse de café, cette tasse indispensable que l'on offre à tout venant pour peu qu'il soit blanc de couleur.

Une heure ensuite j'atteignis avec lui une gorge riante, parfaitement masquée, où s'élevait la blanche tente de M. Wahlberg, plantée en tête de ses deux wagons. Toujours observateur, le patient naturaliste s'occupait à jeter des pierres à des milans. Il étudiait ainsi le vol facile de

ces hardis oiseaux, et quand je l'approchai : « Vous devez me trouver bien fou, me dit-il, de me voir prendre semblable distraction ; mais vous saurez que les milans cherchent à saisir en l'air, quand elle retombe, la pierre qu'on leur jette. La prendraient-ils pour un ennemi vivant ou pour une proie ? Voilà ce que je cherchais à savoir ; mais vous êtes venu, à une autre fois donc la poursuite de mes observations. »

Nous nous fîmes part ensuite de nos projets respectifs : je n'avais plus en vue que la conquête de l'antilope noire ; aussitôt après devait s'effectuer mon retour à Natal. M. Wahlberg, de son côté, se disposait à passer l'été dans ces parages, afin de recueillir toutes les espèces de fringilles, belles seulement alors. Il prétendait de plus obtenir le fameux rhinocéros *Quithloha* de Smith, et pousser ses investigations aussi loin que possible serait.

Hélas ! les projets de Wahlberg, bien compris par lui, furent trop bien exprimés, ils eurent chez moi trop de retentissement ; car, à ses descriptions, succédèrent immédiatement de brillants tableaux prêtés par mon imagination. J'étais indécis ; mais quand se présenta cette idée qu'un autre pénétrerait plus avant que moi dans ces contrées inconnues, et cela à la même époque et dans les mêmes circonstances, je n'y tins plus. Nous étions amis, Wahlberg et moi ; mais je lui eusse tenu rancune, je crois, d'apprendre que seul il avait mis le pied où il ne tenait qu'à moi d'en faire autant. Or, comme Wahlberg

était homme à agir exactement ainsi qu'il le disait, il me fallait prendre le parti de rester.

Mais alors, il est vrai, diverses mesures devaient être adoptées ; mes collections m'encombraient et mes munitions tiraient à leur fin. Pour parer à ces deux inconvénients, j'étais contraint d'expédier à Natal un wagon sous la conduite d'un blanc et de deux jeunes Cafres. Ce blanc devait être Isaac Niewkerk, puisqu'il avait sa femme à Pieters-Mauritz-Burg, et que Henning m'était trop utile comme chasseur et comme aide. Je gardai donc Henning et deux jeunes Cafres de Natal, espérant obtenir ensuite quelques Cafres makaschlas, loués pour des boucs ou des moutons. Ce projet allait être mis à exécution lorsque je crus entrevoir la possibilité de rencontrer à Makali's-Berg un paysan de bonne volonté. A cet effet, je fis offrir 400 et 450 rixdallers pour prix du fret ; mais, à mon grand regret, ce prix fut rejeté, et je dus revenir à mon premier plan.

Le 40 octobre, Isaac Niewkerk me quitta, m'assurant qu'il serait exact à remplir mes volontés, et que si les rivières gonflées ne lui barraient le passage, trois mois et dix jours ne seraient pas écoulés avant qu'il fût de retour au même point. Il lui était facile de réussir ; car, comme il m'importait essentiellement de recevoir tout le nécessaire de Natal, j'avais laissé à cet homme la latitude de crever des bœufs s'il le jugeait bon et utile, sauf à en échanger ou à en acheter d'autres à leur place.

M. Wahlberg, qui avait bien compris ce qu'avait de pénible ma position, avait été assez bon pour me céder un mulâtre engagé nouvellement à son service; c'était Tom, fils d'un Anglais et d'une Hottentote. Ce jeune homme était d'un caractère doux, ardent chasseur, bon tireur et très-brave. C'était pour moi une excellente acquisition, tellement indispensable que si je ne l'eusse faite, je ne fusse peut-être jamais sorti de ces contrées. L'obligeance de M. Wahlberg ne s'était pas arrêtée là; quelques livres de poudre et de plomb m'avaient été cédées par lui : ces objets valaient alors pour moi leur pesant d'or. Il reçut mille remerciements sans qu'il m'ait été donné depuis lors de pouvoir m'acquitter envers lui.

M. Wahlberg avait levé le camp afin de battre chaque point des montagnes qui couraient tantôt au nord-est, tantôt au nord; son but était de recueillir encore quelque bel individu de l'espèce *Nigra* : le mien était aussi le même. Je repris donc mes traces des jours précédents. En deux journées j'arrivai chez Pilanne, malheureusement absent de son mouzi, bâti dans des montagnes. Ses femmes firent pour moi peu de frais, et comme je ne trouvai personne qui remplaçât le chef, je donnai ordre de tout disposer pour le départ dès le point du jour.

Au moment d'atteler, un jeune Cafre de Natal manquait à l'appel; il avait fortement témoigné le désir d'accompagner Isaac Niewkerk, désir auquel je ne m'étais pas rendu, considérant l'impossibilité de me dégarnir

complètement. Voyant cela, il n'avait pas hésité à me quitter, sans s'inquiéter s'il fallait franchir 30 lieues avant de rejoindre le bienheureux wagon qui retournait au pays de ses pères. J'en fus d'autant plus contrarié que Guimba, le seul qui me restât, était privé d'un compagnon de son âge; l'ennui pouvait le gagner, et peut-être faudrait-il nous relever à tour de rôle pour garder nos bœufs.

Quoi qu'il pût arriver de cette disparition, je n'en continuai pas moins à marcher, et quelques heures après, notre route vint à s'arrondir vers le nord, exactement comme les montagnes de Pilanne dont nous longions les sinuosités. Quand ce fut le soir, nous détêlâmes près d'un ravin, non loin de deux mouzis dépendants du même chef. J'eus occasion de voir au coucher du soleil des troupes nombreuses de gangas, *Gutturalis pterocles*, s'abattre vers de petits réservoirs d'eau; il était aisé d'en démonter douze ou quinze de deux coups de fusil.

Nous étions alors au 15 octobre; c'est l'époque à laquelle les femmes makaschlases se répandent dans les jardins, qu'elles nettoient des végétaux secs qui les encombrement. C'est alors qu'elles grattent la terre de leurs pics, entièrement faits de bois, afin de la préparer à recevoir les graines qu'on lui confie chaque année que dure la paix. Ce retard de la végétation, dans des contrées situées plus proche de l'équateur que la baie de Natal, prouve leur grande élévation au-dessus des eaux de l'océan Indien, d'autant plus qu'à la même époque l'on mange à

Natal du maïs mûr, tandis qu'il n'est pas encore semé chez les Makaschlas.

Le lendemain, nous avions à cheminer vers le nord-nord-est, à travers une plaine plantée de mimosas reverdis, à l'extrémité de laquelle apparaissaient d'autres montagnes. Les arbres y étaient serrés et ne laissaient à peine entre eux que le passage nécessaire à mes voitures.

Heureusement nous donnâmes sur les traces de M. Wahlberg, ce qui nous épargna une grande perte de temps. Après quelques heures, nous réussîmes à en sortir, laissant à notre droite un mouzi non loin duquel nous rencontrâmes le chef Pilanne, qui nous dit être en chasse depuis trois jours avec une centaine d'hommes.

Pilanne, tout chef qu'il était, ne laissait pas que d'avoir une tête de la plus singulière conformation. On le disait bon, ce qui lui valut de ma part force compliments, et divers cadeaux accompagnés de toutes marques de déférence. Mais Pilanne, loin d'offrir quelque chose de distingué, semblait au contraire porter une tête de fou; son crâne, déprimé par les côtés, fuyait en arrière, où il se terminait en manière de cône. Sa conversation était si rapide qu'il questionnait toujours sans attendre la réponse; il se montrait d'une grande vivacité dans les mouvements; mais chez lui la force physique était inférieure à la force moyenne de ses compatriotes.

Comme je le trouvai très-loquace, je lui adressai à mon tour diverses questions qu'il ne résolut pas toutes, il est

vrai ; j'eus cependant lieu d'être satisfait. Ainsi Pilanne me parla d'hommes blancs habitant dans la direction du ouest-nord-ouest<sup>1</sup> une contrée appelée Mandrissse. Pilanne confondait ; c'était Manice qu'il voulait dire. Il connaissait un Cafre qui, l'année précédente, en avait fait le voyage. Cet homme avait atteint la colonie portugaise après un mois de marche ; son séjour y avait été de deux ; il était revenu à la fin du quatrième.

Je désirais ardemment voir un tel voyageur, afin d'obtenir de lui les moindres détails quant à la direction et à la route, que je jugeai fausses ; comme encore relativement à l'état de cette colonie intérieure, mystérieuse, aujourd'hui complètement oubliée des Européens. Mais il fallait pour cela retourner sur mes pas jusqu'au mouzi de Maschlapine, et n'ayant point de chevaux à ma disposition, j'y renonçai, malgré l'immense intérêt que pouvaient avoir pour moi les dires que j'y eusse recueillis.

Toujours est-il qu'un voyageur qui voudrait traverser l'Afrique d'un océan à l'autre ne saurait mieux faire, du point où j'étais, que de se diriger sur Manice, où il trouverait assurément des caravanes trafiquant avec le royaume d'Angola. Parti de Port-Natal, et débouchant sur Saint-Paul de Loanda, il aurait coupé l'Afrique du sud-est au

<sup>1</sup> Cette direction est celle que je relevai au compas sur l'indication de Pilanne ; elle ne s'accorde pas avec la position du royaume intérieur de Maniça. J'ai cependant jugé très-utile de la donner telle que je l'ai reçue.

nord-ouest, et parcouru plus de 4,000 lieues, suivant les grandes courbes. Ces blancs, Portugais d'origine, aujourd'hui plus ou moins mélangés avec les indigènes, sont, assure-t-on, très-ignorants et fort jaloux de leur commerce : pour cette cause, leur défiance est extrême. Je tiens en outre de M. le capitaine Azevedo, beau-fils du gouverneur de Quilimane, qu'un Portugais même, arrivant d'Europe, ne pourrait sans danger se porter à quelque distance de la côte. M. Azevedo m'apprit encore que, ces dernières années, deux naturalistes anglais avaient été assassinés à la troisième semaine de leur exploration, parce que les créoles s'imaginaient que la mission de ces hommes était de s'enquérir du mode de trafiquer de l'ivoire et de la poudre d'or, productions toujours trop peu abondantes, suivant les désirs des colons, et dont la quantité ne saurait être accrue.

Ainsi, aux difficultés sans nombre que présenterait un tel voyage, viendrait encore se joindre la crainte d'hommes, jadis nos frères, dont les mœurs sont changées par l'action d'un soleil brûlant, comme encore par l'ignorance et la cupidité; et malheureusement Manice paraît être le seul point où se croisent les lignes de communication dans ces parages. Le pis est que dans des explorations de ce genre, un blanc s'attire par sa couleur d'immenses désagrémens. Il concentre d'abord la curiosité de tous, n'échappe à personne, et porte fréquemment ombrage aux chefs de tribu, lesquels ont raison d'être défiants.

Si donc un gouvernement tendait à faire des découverts

tes dans l'intérieur de ce continent, le moins connu de tous, le mieux serait de prendre des enfants noirs sortis des points extrêmes, de les instruire, de leur faire bien comprendre le but que l'on se propose et de les détacher ensuite. Sans nul doute, ils passeraient inaperçus. La nature de leur peau leur épargnerait probablement aussi ces maladies auxquelles succombent les blancs dont l'amour de la science ne leur avait pas permis de tenir compte.

Je ne manquai pas de solliciter de Pilanne l'avantage de garder avec moi deux de ses hommes, à chacun desquels je promettais un mouton femelle après six mois de service. Il se rendit aussitôt à ma demande, flatté, disait-il, de pouvoir m'obliger; puis il m'indiqua la route, et je le quittai, poursuivant vers les monts Sogoupana.

La terre devenait friable; nous laissions à droite des terrains couverts de *jong-doorn*, jeunes mimosas. Je précédais à pied mes wagons de 200 pas; une baguette à la main, je battais de temps à autre les buissons qui sous peu devaient me fournir des masses d'insectes, lorsque j'entrevis un corps d'un jaune rouge tel que le sol et qu'à la première vue je pris pour un canna. Mon premier soin ayant été de me retirer, de me découvrir à Henning et de lui faire signe, celui-ci arrêta les bœufs. Tom, Henning et moi, nous saisismes à la hâte chacun un fusil, puis nous marchâmes dans la direction de l'animal, que nous tournâmes sous le vent.

A mesure que nous approchions, nous distinguâmes plusieurs corps de même genre qui présentaient la croupe; l'un d'eux se tourna: c'était un *rhinocéros africanus bicornis*; ils étaient quatre ensemble, et 30 pas plus loin trois autres se laissaient voir, paisibles comme les premiers. « Henning! nous sommes floués, lui dis-je; des rhinocéros noirs pour des cannas, c'est indigne!... Qu'allons-nous en faire? — Bah! maître, puisque nous y sommes, mettons-en un par terre. »

Un instant après, 30 pas nous séparaient du plus voisin, que nous apercevions dégustant l'extrémité des branches de ces jeunes mimosas, grosses comme deux doigts. Il s'écoula plus d'une minute encore avant qu'il me présentât le côté; ma balle l'atteignit sur l'omoplate droite, mais l'animal partit. Henning suivit alors; il rejoignit le rhinocéros à 40 pas plus loin, le tira sur l'omoplate gauche et le fit rouler. Dans le même temps Tom blessait un jeune qui suivait sa mère.

Je n'avais qu'une balle et j'avais rechargé. Henning, qui manquait aussi de munitions, m'attendait afin que j'achevasse l'animal, qui faisait d'immenses efforts pour se relever. Selon lui, il n'y avait pas une minute à perdre, car c'était par un *skraam schoot* que le rhinocéros était abattu, et il y avait parier dix contre un, qu'une fois sur jambes, l'animal partirait avec la rapidité d'un individu bien entier.

J'arrivai donc. « N'est-ce que cela! fis-je à Henning,

voyant le rhinocéros dégorgeant du sang, incliné sur le côté droit et s'efforçant de se relever en appuyant sur le muffle. N'est-ce que cela ! Laissons-le mourir de lui-même, puisqu'il s'épuise. — Point du tout, reprit Henning ; vous vous trompez ; tuez-le plutôt, car j'ai la conviction qu'il va partir, et défiez-vous-en. — Bah ! Passez-moi donc votre couteau ; il serait plaisant de pouvoir dire que nous avons coupé la queue d'un rhinocéros encore vivant. »

Mais, contre son habitude, Henning n'avait pas sur lui l'instrument indispensable. « Attendez, me dit-il, je vais faire approcher le wagon ; là, du moins, nous avons tout. » Au même moment, le jeune rhinocéros blessé par Tom reparut fuyant par le travers, et ma balle l'atteignit au pied droit. Tom le suivit, et je restai seul.

Seul, le fusil vide à côté de l'énorme bête dont les efforts devenaient de plus en plus violents, que faire ? Encore si j'eusse eu un couteau de chasse bien acéré ! Il fallait l'achever ; je commençais à en comprendre la nécessité, et je songeai à ma baguette en fer de l'épaisseur du petit doigt. Alors je montai sur son flanc droit, et sondant ses parties vitales par la blessure, les déchirant dans vingt directions, je comptais amener une mort rapide. Deux fois je me vis renversé par les bonds qu'il faisait. Ma baguette était torse ; je la dégageai, la redressai sous le pied de même que j'eusse fait d'un fleuret, puis je recommençai comme précédemment, laissant parfois ma sonde fichée de toute sa

longueur, et pensant qu'il pouvait se faire que le rhinocéros déguerpît avec elle.

Tom était de retour ; il venait de poser son fusil contre un buisson près du mien. « Tenez, lui dis-je, ne laissons pas là nos armes ; prenons-les, car ce diable de rhinocéros peut partir et les briser dans sa course. » A peine les avions-nous en main qu'un souffle de naseaux se fait sentir sur ma chemise, en même temps qu'un bruit inattendu immédiatement compris. Aussi rapide que la pensée, je détale, bondissant, franchissant et dévorant l'espace ; j'étais chargé, ce pouvait être à outrance, et alors c'en était fait de moi. Durant 40 pas l'animal ne gagna pas un pouce, et alors la vilaine bête courut vers Tom, lequel se sauvait comme un cerf. A chacun son tour ; le mien était passé. Puis, comme reconnaissant l'impossibilité d'atteindre l'un ou l'autre, le rhinocéros abandonna Tom, décrivit un arc de cercle et disparut dans les jeunes épines, nous laissant tous deux dans la plus complète stupéfaction.

Mais c'est Henning pour qui cette scène eut tout l'attrait du spectacle d'un combat de taureau. Assis sur son siège, et dirigeant les bœufs, il était alors distant de 40 pas ; il avait pu voir le lever de l'animal avant que je m'en doutasse, ma surprise, ma course, celle de Tom. Il riait à s'en tenir le ventre. « Je vous l'avais bien dit, je vous l'avais bien dit. » Et ses rires lui interdisaient la faculté de parler davantage.

Tom et moi nous nous unîmes à Henning ; car on ne rit jamais de meilleur cœur qu'après un danger esquivé, surtout quand la crainte a d'abord contracté les muscles au point de donner à un homme une singulière figure ; c'est alors que l'on éprouve un bien-aise indicible, qui fait que la vie de danger a tant de charmes.

Notre chasse n'était pas finie, le jeune blessé devait n'être pas loin ; nous prîmes cette fois les munitions nécessaires et nous nous mîmes à sa recherche. Ce ne fut pas long, car nous ne tardâmes pas à découvrir sur un terrain parfaitement uni une grande femelle, aux pieds de laquelle gisait un jeune ; et à voir l'inquiétude témoigné par elle, nous ne pouvions douter que ce ne fût le sien. Dans ces circonstances, entreprendre de la déloger n'était pas chose facile ; il devait être dangereux de le tenter, et cependant nous ne pouvions nous résoudre à renoncer à la possession de notre proie. Le pis était qu'il ne nous était pas loisible de l'attaquer de dessous le vent, parce que de la sorte nous la relançons infailliblement sur mon wagon, dont elle eût rompu l'attelage, ce qu'il m'importait tant d'éviter.

Henning et Tom hochaient la tête à l'idée que le vent allait lui porter directement nos émanations ; ils avaient peu de confiance et semblaient prêt à fuir dès la première menace. Pour moi, je savais fort bien que j'agissais contre toutes les règles, mais aucun autre parti ne s'offrait. Lorsque nous en fûmes à 50 pas, je fis signe aux miens de tirer. Tom envoya le premier coup, qui secoua la pous-

sière de la solide peau de la bête. Furieuse, elle hésita une seconde, nous vit et chargea. Henning, qui était prêt, lâche alors le sien et la contraint à présenter le travers; mon coup l'atteint immédiatement ensuite sur les grandes côtes, et l'animal part, trottant comme un cochon, nous laissant maîtres de son petit, lequel avait 4 pieds de hauteur. J'en fis couper la tête, afin de la dessiner.

C'est ici le cas de donner au lecteur la monographie du rhinocéros, d'après les observations que j'ai eu tant de fois l'occasion de recueillir dans mes chasses sur ce pachyderme, connu sous la désignation scientifique de *rhinocéros africanus bicornis*.

Cette espèce de rhinocéros, la seule que connut Levaillant dans son exploration de la colonie du cap de Bonne-Espérance, ne se retrouve plus aujourd'hui où Sparmann la vit autrefois assez nombreuse. Le Sitsikamma, présentement enclavé dans le territoire de la colonie, ne la possède plus depuis longtemps. Le pays des Cafres Ama-Kosas, celui des Ama-Pondas et la terre de Natal elle-même en sont également dépourvus, et quoique la contrée des Amazoulous soit un lieu convenable, le genre rhinocéros n'y est représenté que par l'espèce *rhinocéros simus* qu'a décrite le savant et hardi naturaliste anglais Burchell. C'est par delà Makali's-Berg, dans sa partie septentrionale et orientale, qu'il faut maintenant aller la chercher, à partir du 24 degré latitude-sud, en procédant vers le nord.

Il n'est pas étonnant que l'homme l'ait fait disparaître

de ses domaines; car, outre qu'il serait impossible de l'amener à l'état domestique, ce rhinocéros, appelé par les boers *swaart-rhenoster*, et par les Makaschlas, *chokourou makaley*, est un mauvais voisin. Les dégâts qu'il commet dans les plantations sont immenses. Fréquemment il disperse les bœufs, qu'il charge comme un furieux sans la moindre raison, et l'homme n'est pas à l'abri de ses caprices fous et sanguinaires. Sa chair, qu'aiment les Cafres et dont les boers s'arrangent quelque peu, vaut bien la peine qu'on le tue, et sa peau, solide et diaphane étant sèche, très-convenable pour *chambocks*, engage le chasseur cavalier à lui lâcher un coup de fusil, ne fût-ce que pour une demi-douzaine d'élégantes cravaches bien souples, lourdes et coupantes.

Ce qui facilite surtout sa mise à mort, c'est une approche assez sûre, en prenant comme toujours sous le vent de l'animal, et qui permet de le tirer à 30, 20, et même 10 pas, pour peu que l'on sache se comporter en vrai *By-Kruyper* (rampeur), et que l'on ne tienne pas compte des effrayants épisodes que les chasseurs hollando-sud-africains ont toujours à narrer, touchant les dangers que l'homme court près de ce stupide et farouche animal. Sans doute il en existe, je ne saurais le nier, je ne le sais même que trop bien; mais en toute occurrence difficile, épineuse, persuadez-vous que le danger est infiniment moindre, et vous vous y soustrairez avec beaucoup moins de peine. La confiance conserve à l'homme son sang-froid,

son adresse, sa souplesse, sa rapidité ; elle le sauve même du péril le plus imminent. La crainte, au contraire, paralyse ses facultés jusqu'à la dernière, jusqu'à ses jambes, qu'elle relâche et dont elle semble clouer les pieds à la terre ; elle le livre alors sans défense à son ennemi. La peur, ce mal sans remède, a-t-elle un trop facile accès chez vous, restez au camp, vous ferez bien ; évitez surtout le rhinocéros et contentez-vous des émotions transmises par les trembleurs, qu'une première leçon a contraints à l'inaction.

Le rhinocéros noir est dangereux pour l'homme ; c'est un fait constant, reconnu par tous. Mais attaquer un tel animal ne nécessite ni les excessives précautions de Levillant, ni la respectueuse distance à laquelle il tirait les siens ; et pour être vrai, je dois dire que j'ai bien fait d'oublier les soins pris par Levillant, lorsque, pour vivre, j'étais obligé de tuer ces animaux de préférence aux autres. Prendre le dessous du vent, approcher inaperçu à la rampe, bien choisir le défaut de l'épaule, ou dans l'intervalle qui sépare l'œil de l'oreille la tierce partie proche du canal auditif, y loger une balle d'un sixième à un dixième de livre et composée de deux parties de plomb et de deux d'étain : voilà simplement ce qu'il faut pour coucher bas un rhinocéros africain à deux cornes.

Les chiens sont de toute inutilité dans cette chasse, de même que dans celle de l'éléphant. Comme leurs dents n'ont aucune prise et qu'une meute de 50 chiens ne peut

qu'exciter la colère de ces animaux, colère qui peut tourner au désavantage de l'homme qui les rejoint, tout chasseur de rhinocéros ira sans la compagnie de quadrupèdes aboyeurs, et cette mesure assurera d'autant plus le succès, que les meutes d'Afrique étant difficiles à contenir et prenant presque toujours les devants pour livrer combat et occuper l'animal jusqu'à l'arrivée du chasseur, il advient souvent que la bête se laisse poursuivre et conduit fort loin les chiens à ses trousses, ce qui prend en vain beaucoup de temps et occasionne une fatigue inutile.

Or, dans l'Afrique australe, où tout le monde chasse par nécessité, et personne pour employer ses loisirs et tuer le temps, on a trop intérêt à le ménager pour ne pas procéder par les moyens les plus courts. Ceux-là sont, à mon avis, les meilleurs. Ensuite, s'il est beau chez nous en France de compter nombre de chiens tués dans une chasse au sanglier, cette perte ne fait nullement sourire le chasseur sud-africain, qui ne consentirait pas à la mort d'un seul de ses aidants pour la possession d'un ou de plusieurs rhinocéros; et si, cherchant des consolations, cet homme vient à vous raconter quelque affaire désastreuse de ce genre, vous verrez infailliblement briller une larme dans ses yeux, car là il faut tant de temps pour remplacer les absents, et presque toujours les premiers tués étaient des meilleurs.

Pour moi, à qui jamais chien n'est venu en aide dans

n'importe quel genre de chasse que j'ai faite en Afrique, je n'ai point eu à m'apitoyer sur le triste sort d'aucun de leur race. De bonne heure j'ai appris à m'en passer, et je reste convaincu que dans ces parages la petite chasse seule requiert le concours de ces animaux, complètement inutiles et même très-nuisibles quand il s'agit des grandes espèces de pachydermes.

D'une taille de 5 pieds au garrot, ce rhinocéros, vulgairement appelé *swaart-rhenoster* par les boers, n'a pourtant rien de noir dans la couleur de sa peau, dont un morceau, comparé avec un autre provenant du rhinocéros blanc, *rhinocéros simus*, inspirera des doutes quant à l'exactitude de la définition hollandaise. Cependant, quoiqu'à proximité, la différence ne soit guère perceptible ; à distance, elle devient très-sensible, et de fort loin tout chasseur distingue, sans jamais s'y tromper, le rhinocéros noir du rhinocéros blanc, surtout quand les rayons lumineux arrivent directement sur le corps ; car si l'ombre le protégeait, l'effet serait moindre.

Chacun sait que le pelage de tout animal bien gras brille d'un vif éclat qui fait croire, en les voyant de loin immobiles, que des bœufs noirs sont teints de blanc. En Afrique, du moins, je l'ai souvent observé, et je crois que l'état permanent de graisse du rhinocéros *simus* est la seule cause de cette différence, d'autant que son congénère est rarement revêtu d'une couche de lard équivalant en épaisseur au tiers de la sienne.

L'empreinte de ses pieds, qui n'ont que trois doigts, moins large que celle qui est laissée par le simus, indique les endroits qu'il hante, et ceux qu'il préfère sont parsemés de *rhenoster-boschis* (buisson du rhinocéros), reposant sur un sol assez dur ou couvert de *jong-doorn* (jeunes mimosas) croissant dans un terrain friable, desquels il aime à manger l'extrémité des branches, et quelquefois les racines. Mais cela n'empêche pas de le rencontrer, soit paissant dans les herbes longues des plaines, soit se promenant parmi les rocailles roulantes des montagnes qui paraissent lui convenir le moins, et où on ne le soupçonnerait jamais, vu sa forme et ses goûts.

Deux cornes revêtent l'extrémité avancée de sa tête. L'antérieure, souvent carrée par la base, est longue, plus ou moins courbée, et sa pointe se dirige en arrière; la postérieure est courte, déprimée par les côtés et comme aiguillée. La première seule semble avoir une utilité bien marquée; elle sert à creuser des sillons qui déplantent les bulbes et les racines. L'animal l'utilise aussi à briser et à détacher du sol de jeunes arbres qui lui conviennent. Cette corne est encore une arme terrible qu'il dirige avec une désespérante adresse; c'est elle qu'il implante dans le ventre du cheval de chasse, et dont il traverse comme d'une lance, jusqu'à vingt reprises successives, l'homme qu'il a atteint, renversé et foulé aux pieds.

Ces cornes de rhinocéros n'ont pas d'analogie, ce me semble, avec celles des ruminants. Privées de noyau os-

seux, elles sont pleines, s'appartiennent à elles-mêmes et ne touchent point au squelette; elles s'élèvent comme des boutons sur la peau, avec laquelle elles font corps; elles sont par conséquent mobiles. Leur nature, grossière à l'extérieur, est surtout visible à l'œil nu. D'ordinaire, à 8 pouces de la base de la corne principale, on discerne parfaitement des faisceaux disjoints et comme décollés, assez semblables à des filaments ligneux séparés les uns des autres. L'intérieur est composé de même, mais l'adhésion y est forte et la densité assez grande; car les ouvrages que l'on en fait reçoivent le plus beau poli, et cette corne ne manque pas de pesanteur. Elle a quelque transparence et varie en couleur; tantôt c'est du bistre, tantôt un jaune d'ambre, quelquefois un blanc pâle ou bien encore du noir peu décidé; mais chaque teinte laisse apercevoir dans l'intérieur des filets rougeâtres semblables à des cheveux placés entre l'œil et le soleil.

La lèvre supérieure, de forme anguleuse vers sa partie médiale, est susceptible de s'allonger et de se rétracter comme un principe de trompe. Cette lèvre doit très-bien saisir, mais elle donne à la bouche aux angles hideux un air de méchanceté que chacun remarque. L'œil, situé à égale distance de l'oreille et de la narine, et si petit qu'on ne le distinguerait pas de prime-abord sans les rides qui l'entourent et le décèlent. Le cornet de l'oreille a la forme de celui du cochon; quelques poils en garnissent l'extrémité. La narine, dont un indice d'aileton rappelle un peu

celle de l'homme, complète cette figure, la plus stupide et la plus hideuse que je connaisse.

Malgré l'épaisseur et la pesanteur de son corps, qui enlèvent à ses jambes un tant soit peu de leur longueur, le rhinocéros n'en est pas moins beaucoup plus rapide que ce que l'on serait tenté de croire. Un homme bon coureur, s'il ne fuit qu'en ligne droite, pourra bien l'emporter au début sur le rhinocéros; mais, pour peu que l'animal s'obstine et ne perde pas les émanations, l'homme sera joint; tout d'abord, parce que l'homme est bien vite essoufflé, ensuite parce que, quand sa masse est ébranlée, le rhinocéros gagne beaucoup en vitesse. Mais ce qui sauve presque toujours le chasseur, c'est que, fuyant du vent sous le vent, l'animal a bientôt perdu sa piste, et chasser à vue ne lui est pas possible, cet organe est chez lui trop peu développé.

Au contraire, en cherchant à gagner le large en remontant le vent, un homme doit être infailliblement saisi, et je connais l'histoire d'un Cafre gardant des chevaux qui, surpris à l'improviste, avait commis cette grave erreur, comptant se soustraire par des crochets. Malheureusement pour lui, les buissons n'étaient pas un obstacle à la charge du rhinocéros, qui, sans cesse coupant droit, l'atteignit, lui passa sur le corps, le traversa de sa corne, puis jeta son cadavre à diverses reprises à 15 pieds en l'air, ce qui fut attesté par des lambeaux d'intestins et de chevelure restés appendus aux branches des mimosas. Les traces de

l'homme et de l'animal, marquées sur les sentiers poudreux, furent examinées et étudiées avec soin, et c'est par elles que l'on apprit ce que j'avance. Le Cafre avait de la sorte franchi plus de 200 pas comme jouant aux barres avec son farouche ennemi, dont la conduite atroce étonne et reste inexplicable.

En effet, quel intérêt peut avoir un herbivore à tuer un homme, sinon celui de sa propre sécurité, et quand celle-ci n'est pas menacée, quel instinct l'y peut porter? Pourquoi encore sa fureur lui apprend-elle à lancer sa victime comme s'il se plaisait à savourer la vengeance, ou mieux, à faire le mal pour le seul plaisir de le faire, lui qui ne saurait se repaître de cadavres d'hommes, lui à qui la nature offre partout une nourriture d'autant plus abondante qu'elle est grossière, et que le rhinocéros s'arrange de ce que tant d'autres herbivores rejettent? Il y a dans cette conduite une cause secrète ou un motif caché qu'il serait bien difficile de découvrir, et par lequel le rhinocéros se distingue de toutes les espèces non carnivores. A cet égard, je dois avouer que je me suis laissé aller à mille conjectures, dont aucune ne me satisfaisait pleinement, lorsque j'eus lieu de faire une remarque qui me mit peut-être sur la bonne voie.

Par de là Makali's-Berg, je m'aperçus que des intestinaux m'habitaient. Leur présence déterminait chez moi un appétit plus violent que de coutume, et en même temps une irascibilité dont j'avais lieu de m'étonner, mais que

j'attribuai à une trop grande tension d'esprit vers mon but principal. Quelque temps s'écoula, le nombre des cucurbitains s'accrut, et avec lui ma faim et des accès de colère qui m'effrayaient moi-même en temps calme. Bientôt, en dépit de ma volonté, et à mon grand étonnement, j'absorbai 15 livres de viande en un seul souper, de six heures à minuit, et alors la moindre contrariété portait ma colère au degré le plus excessif; c'était de la fureur aux lèvres chargées d'écume.

Ces tourmentes passées, je réfléchissais à cet étrange changement de caractère qui pouvait avoir plus d'une cause, comme, par exemple, l'extrême chaleur, l'électricité et surtout ma vie d'abstinence. Mes idées se brouillaient parfois au point de croire à un principe d'hydrophobie, ce que je redoutais fort, quand un jour j'appris très-certainement que je venais d'avoir eu pour hôte un *tenia solium* long de 4 pieds et d'une largeur égale à celle du pouce d'un homme. Immédiatement ensuite, je rentrai dans ma condition normale; les effets physiques et moraux ne reparurent pas.

Or, à maintes reprises, lorsque j'avais assisté au dépècement des rhinocéros, j'avais observé que l'espèce *simus*, qui est assez pacifique, ne portait en elle qu'une petite quantité d'œstres; qu'au contraire, tous les individus de l'espèce *africanus bicornis* indistinctement étaient habités par ces larves parasites, en nombre tel qu'on eût pu les mesurer au boisseau, et, lorsque je rapprochai ces diffé-

rences, je n'hésitai pas à me prononcer sur la cause qui détermine chez cette espèce une fureur acharnée. Ai-je tort? ai-je raison? Je ne sais, malgré ma conviction mieux sentie que je ne pourrais l'exprimer. A la science seule appartient le droit de décider; un observateur, je le répète, lui doit l'abandon des faits; il peut bien encore y joindre ses réflexions, il a même le droit d'émettre sa propre opinion, mais un observateur ne saurait prononcer en dernier ressort.

Quoi qu'il en soit de cette fureur, le rhinocéros *africanus bicornis* n'attaque pas, que je sache, les animaux sauvages; l'homme et ses auxiliaires, chevaux, chiens et bœufs, paraissent être les seuls; et, pour ce qui en est de ses combats avec l'éléphant, ils ont bien pu exister dans une arène de Calcutta ou de Bangalore, où l'on rapprochait le léopard, le tigre royal et l'éléphant; mais ce que l'homme a réussi à obtenir par excitation n'est pas une habitude constante; et l'antipathie du rhinocéros envers l'éléphant, cette dispute d'herbivore à herbivore, me paraît n'être qu'une supposition erronée, puisqu'elle n'est motivée par aucune raison admissible. Du reste, j'ajouterai que, bien loin d'avoir recueilli durant mes longues chasses quoi que ce fût qui vint à l'appui de cette assertion, je vis, au contraire, à maintes reprises, des rhinocéros noirs circuler proche et même au centre de troupes d'éléphants, sans aucune provocation d'une part ni de l'autre; et plus souvent encore j'aperçus l'espèce *rhinocé-*

*ros simus* mêlée à des groupes d'éléphants, au milieu desquels elle semblait jouir de droits égaux, comme si elle eût appartenu à la même famille.

Il n'est pas inutile d'observer ici que le rhinocéros *africanus bicornis* n'est nullement revêtu d'une cuirasse ou peau à replis, telle que celle que porte le rhinocéros unicomme de Java. Sa peau est, au contraire, bien tendue partout, ce qui permet même aux armes des Cafres, telles que les *om-kondos*, de la percer avec la plus grande facilité, quelle que puisse être son épaisseur. Aussi, quant à ce qui a été dit de l'invulnérabilité de ces animaux, de l'aplatissement des balles sur leur cuir, on peut être certain que ce ne sont pas des chasseurs à qui pareils désappointements sont arrivés. Encore, si l'on a constaté qu'une balle se soit déformée jusqu'à l'aplatissement, de telle sorte qu'elle s'est arrêtée immédiatement au-dessous de la peau, je puis assurer que cette balle était de plomb pur et d'un calibre inférieur; mais chaque fois qu'elle sera composée de dix parties de plomb et de deux d'étain, que son calibre sera d'un sixième à un dixième de livre, il n'est pas de rhinocéros dont elle ne traverse les parties vitales, sans en excepter le rhinocéros unicomme de Java; pas non plus de crocodiles au monde dont le crâne en mosaïque ne soit percé de part en part et chaque partie disjointe, car rien ne résiste aux projectiles réunissant les conditions prescrites.

Ainsi donc, qu'un chasseur accuse la tête ou le corps

d'un crocodile de faire ricocher les balles, je me fais fort de lui prouver l'injustice de sa supposition, en lui démontrant que la surface de l'eau jouit de cette propriété exactement de même que les surfaces de tous les corps solides qui forment un angle passablement aigu avec la ligne de tir. Car il faut que l'on sache que c'est presque toujours dans l'eau que l'on tire le crocodile à la levée. Or, ce tir présente des difficultés, et fréquemment la balle n'atteint pas le but; le jet qu'elle soulève au point où elle frappe et le bouillonnement de l'eau produit par l'abaissement de la tête se confondant en un même point, le chasseur reste presque toujours persuadé de l'excellence de son coup, quoiqu'effectivement le crocodile l'ait esquivé.

La chair du rhinocéros *africanus bicornis*, bien que supérieure à celle de l'éléphant, est au-dessous de celle de l'hippopotame, et de beaucoup inférieure à celle du rhinocéros *simus*. Elle se revêt d'une mince couche de lard; mais, entre celui-ci et les muscles, existe une séparation coriace, laquelle est d'un effet désagréable. Quoi qu'il en soit, son goût est assez fin, elle fournit d'excellents consommés, et dans beaucoup de circonstances mes gens préféreraient le rhinocéros *africanus bicornis* aux antilopes *Gnou*, *Ellipsiprymnus*, *Coudou*, *Lunata*, *Caama*, par cela seul que sa graisse fine et fondante plaît beaucoup plus que la graisse trop dense des antilopes.

Ce rhinocéros, généralement considéré vers Makali's-Berg comme un animal nuisible, ne tardera pas à dispa-

raitre complètement de ces parages. Nombre d'hommes et de chevaux ont été tués par lui, ce qui est cause que j'ai toujours trouvé les hommes faits assez peu disposés à lui adresser leurs balles, parce que ceux-là calculent d'ordinaire les chances de danger. Mais, en revanche, les jeunes gens et les enfants de quatorze ans, armés déjà d'un puissant fusil, ne se comportaient pas de même : hardis comme le sont tous les enfants, et passablement adroits, ils recherchaient au contraire toute occasion où ils pourraient coucher par terre quelqu'un de ces animaux.

La femelle est d'un tiers moindre que le mâle; elle ne met bas qu'un petit à la fois; le temps de la gestation et de l'allaitement reste inconnu comme le terme de leur existence.

Fréquemment cette espèce se rencontre isolément, ce qui n'empêche pas que l'on ne trouve quelquefois des réunions de trois, cinq et sept individus.

Reprenons maintenant le fil de notre narration. Nous allâmes dételier nos bœufs sous des mimosas en feuilles, près d'un ravin offrant çà et là de l'eau. Une foule d'oiseaux faisant retentir l'air de leurs cris, je pris mon fusil dans le but de découvrir s'il s'y trouvait quelque espèce nouvelle pour moi.

Déjà je me voyais embarrassé d'une dizaine d'individus, quand un *Malaconotus australis* se décèle par le rouge éclatant de son plumage. Mon coup part, et tandis que je ramasse l'oiseau, un textor me tombe sur la tête, et en même

temps que lui un joli serpent vert, se tortillant encore. Ces trois individus avaient été atteints du même coup. Le serpent était sans doute sur le point de saisir sa proie, tremblante, agitée, comme engluée par les pieds. Le plomb ne l'avait pas plus épargné que sa victime.

Le jour suivant, nous continuâmes à faire route vers les montagnes, non loin desquelles nous nous arrêtâmes sur les bords d'un marais profond, allongé, bordé de grands roseaux. Les canards et les poules sultanes y abondaient. J'en fis une ample provision, et le lendemain nous longions la chaîne des Sogoupana. Il devenait fort difficile de circuler à travers des buissons et des arbres entravant partout la marche. La proximité des montagnes laissait surgir de terre des blocs de granit non moins encombrants. Contrarié des cahots qui menaçaient à chaque instant de renverser la voiture et de la briser, j'étais d'avis de prendre toute autre direction, lorsque s'ouvrit sur notre gauche un passage naturel assez étroit, long de 200 pas, qui nous permit la vue d'une partie de pays imitant un vaste enclos. Les montagnes s'agrandissaient, s'élevant dans le fond. La verdure y semblait plus belle qu'ailleurs, et déjà j'y entrais, lorsque des pierres fraîchement brisées par le fer des roues nous apprirent que nous étions encore sur les traces de M. Wahlberg.

C'était près de ce lieu que Pilanne habitait deux ans auparavant, quand Massilicatzi, tombant à l'improviste sur ses différents mouzis, lui prit ses troupeaux et tua

800 personnes de tout âge et de tout sexe : aussi Pilanne l'abandonna-t-il pour se rapprocher des blancs. Des pots en terre que nous rencontrâmes sur mille points, des mouzis brûlés, et dans diverses directions des ossements, confirmèrent ce que me dirent mes deux Makaschlas. Pilanne avait fait mine d'obéir; mais il n'avait pas suivi Massilicatzi, son chef, dans sa retraite vers le nord, après que celui-ci eut été défait par les boers et les Amazoulous. Massilicatzi s'était vengé.

L'un des Makaschlas que Pilanne m'avait donnés pour me servir m'apprit ce jour-là de quelle manière ses compatriotes se faisaient une pipe véritablement immeuble. Cet homme portait dans un sac de peau des fragments de terre provenant d'une habitation de termites. Or, apporter avec soi de la terre lorsque déjà l'on n'est que trop chargé me paraissait assez singulier pour que je suivisse avec attention le travail auquel il se disposait.

Il alla chercher de l'eau, concassa les fragments, les aspergea, puis les divisa de telle façon qu'en quelques minutes il avait une boule de glaise pure. Alors il fit en terre un trou capable de la recevoir; il l'y appliqua; puis, s'aidant de deux pailles sèches de *tambouki-gras*, il perça diagonalement le pain d'argile en cherchant à mettre en communication l'extrémité des pailles. Lorsqu'il eut réussi à former un canal correspondant avec les deux points opposés, de l'un il fit un foyer, tandis qu'il donnait à l'autre la forme d'un bouton de mamelle. Sans plus tarder, mon

homme chargea le foyer de feuilles sèches de chanvre, le même que les Boschjesmans nomment *dacka*, celui qui est connu des Amazoulous sous le nom de *sango*; puis il y apposa quelques charbons ardents, et, s'agenouillant, il se mit à aspirer avec délice la fumée, qu'il laissait pénétrer jusque dans l'intérieur de la poitrine. Alors ce furent des tousses sans fin, répétés, déchirants, faisant mal aux voisins, et prolongés exprès au delà des limites naturelles.

Il est à remarquer que ces hommes toussent avec autant de plaisir qu'ils éternuent, lorsque ces accès sont provoqués par la feuille de chanvre ou par celle de tabac. Il est ainsi certaines jouissances de convention qui sont au moins bizarres, ou qui nous paraissent telles lorsqu'il est question des peuples étrangers, tandis qu'il en existe de parfaitement semblables que nous nous plaisons à trouver naturelles, par cela seul qu'elles sont dans nos habitudes. Je laissai donc mon Makaschla tousser aussi fort et aussi longtemps qu'il le voulut, lui sachant gré de l'exposition de son mode si simple de se créer une pipe au sein du désert.

Malgré la beauté des lieux, je n'y restai qu'un seul jour. Les montagnes, toutes chargées de pierres, étaient d'autant plus impraticables qu'elles se couvraient de *haack-doorn*, épines en croc, reliées entre elles, et déchirant impitoyablement les vêtements et la chair, exactement comme le ferait un hameçon. Malgré le meilleur vouloir, il était

matériellement impossible à l'homme le plus patient d'y faire un mille sans maudire cent fois une création de ce genre. Déjà j'avais fait connaissance dans la colonie même du Cap avec celle que les boers appellent *wacht-eine-beytje* (attendez un peu); mais celle-là n'était rien comparativement à l'épine en croc, plus traîtresse, plus redoutable que la griffe du chat.

Henning était surtout vexé. « Les déchirures de ma peau, disait-il, se guériront sans que j'en prenne soin; mais celles de mes vêtements... Bon Dieu! où trouver ici de l'étoffe qui les recouvre? » C'est qu'alors les vêtements nous étaient devenus rares: à peine nous restait-il le nécessaire pour nous défendre de la brûlante action des rayons du soleil.

Je débouchai bientôt par le nord-est sur le mouzi qu'avait habité Pilanne avant la destruction des siens par Massilicatzi, et je rencontrai M. Wahlberg, stationné un mille au delà.

Le premier jour, nous nous contentâmes de battre les environs; le second, Tom se détacha, explora les gorges et les montagnes, et vers le soir, trouvant un mouzi habité, il y fut passer la nuit et prendre des informations. Le troisième jour, il avait eu la chance de rencontrer une troupe de 28 antilopes noires, trop timides et fuyant de loin; son premier soin avait été de venir m'en prévenir. En conséquence de cette découverte, je partis, prenant avec moi Henning et Tom, le voisinage de M. Wahlberg m'autori-

sant à laisser ma propriété sous la garde de deux simples Cafres.

Six heures ensuite, nous avons dépassé le mouzi, et perchés sur le dernier chaînon qui fait face vers le nord à une incommensurable plaine boisée, nous nous reposons sur des traces de nos antilopes si désirées. La fatigue de notre marche, par une forte chaleur, nous commandait le repos, et notre position élevée exigeait que nous contemplassions cette portion de l'Afrique inconnue qui s'étendait bleue jusqu'aux confins de l'horizon, où pointaient deux sommités de montagnes fort distantes de nous. Grande, immense, la plaine boisée n'en recélait pas moins des cavités, des aspérités, des gorges; mais tout semblait nivelé par ce qu'elle offrait de vaste. Il y avait au moins 20 lieues de nous aux pitons apparents des montagnes où nos Cafres signalaient la jonction des rivières Oury et Morikoey; et bien avant cela, l'aspect de la contrée simulait celui de la mer à s'y méprendre. C'était le bleu de l'Océan à l'horizon, exactement défini par l'épithète de *cæruleus*. C'était bien son niveau, partout égal, et son immensité qui nous fait si petits. C'était bien la mer; c'était elle-même, quant à l'apparence, et chacun de nous, de sa propre impulsion, baptisa la plaine du nom de *Aardsch-Zee*, mer terrestre.

Oserions-nous plus tard nous risquer dans ces vastes solitudes, de la grandeur desquelles nous nous formions une idée bien exacte? Telle était la question que je me posais à moi-même sans pouvoir la résoudre. Et par delà ces

contrées, qu'y avait-il? Que ne pouvait-il pas y avoir? Quel blanc y avait-il jamais mis le pied? Sans aucun doute, c'est à M. Wahlberg et à moi qu'il était donné de les traverser les premiers. C'était une grande faveur à nous réservée après des siècles, faveur qui, par tout autre, eût peut-être été considérée comme une terrible punition; mais peu importe, chacun envisage les choses sous l'aspect qui lui convient le plus, et pour Wahlberg et pour moi, la vue, quoique terrifiante, de cet espace de contrées neuves nous fit tressaillir de joie.

Mes gens et moi nous restâmes longtemps collés à la même place, nous passant à tour de rôle une longue-vue qui nous faisait franchir plusieurs lieues dans toutes les directions et sans fatigues, tandis que les Makaschlas, qui ne rêvent que viande, consultaient des pierres dont la chute devait leur apprendre si nous tuerions ce jour-là quelque antilope noire, exactement comme s'ils eussent joué à pile ou face.

Nous avons sans doute été trop distraits par la grandeur du tableau déroulé sous nos yeux; nous ne suivîmes que deux heures les traces qui n'aboutirent à rien, et comme chacun se plaignait de la difficulté de la marche sur des pierres maudites, nous regagnâmes le mouzi, afin d'avoir un gîte et des vivres pour la nuit; car dans ces montagnes nous n'avions pas rencontré une seule pièce de gibier.

Il fallut encore nous contenter des sales préparations de

blé cafre mêlé d'un tiers de sable; Henning s'en arrangeait aussi peu que moi; Tom, plus philosophe, songeait que nous aurions le confortable après notre retour chez nous. Cette idée le consolait, disait-il; nous avons tort de ne pas faire comme lui, et surtout de ne pas manger sans fermer les yeux, sans nous boucher le nez, et nous oubliant jusqu'à vouloir mastiquer du sable.

Malgré notre bonne volonté à nous soumettre à de semblables privations, peut-être même par suite de ces privations, nous ne fûmes pas plus heureux le jour suivant; nous ne vîmes rien, et le soir nous retrouvâ chez nous harassés de fatigue et mécontents du non-succès de nos recherches.

Toutefois, mon séjour dans ce lieu ne fut pas perdu pour l'histoire naturelle; j'y obtins de belles outardes, un *Ploceus ignicephale*, et un écureuil de la plus petite espèce, *Sciurus cepapi*.

M. Wahlberg, qui aimait à voir son centre de recherches libre de toute concurrence étrangère, se déterminâ à chercher d'autres points qui fussent plus avantageux. Le côté nord-ouest de la chaîne le tentait infiniment; s'y transporter n'était pas facile: il fallait tourner une partie des montagnes. Mais, quels que fussent les obstacles, il persista, fit atteler et s'éloigna. Depuis lors, nous ne nous sommes jamais rencontrés.

Comme je jugeai nécessaire d'aller au delà, sans cependant dépasser les montagnes qui pouvaient plus loin me

donner un passage, je fis route vers de hauts pitons nommés *Mourikeyley* par les Cafres du lieu ; la direction était celle du nord-nord-est, et *Sogoupana* me restait à gauche. Après deux jours d'un parcours lent, une issue s'étant offerte comme la porte d'une belle contrée suffisamment vaste et très-variée, j'y pénétraï et je choisis, sous des mimosas passablement serrés, un abri contre les rayons du soleil, comme aussi contre les orages qui commençaient à gronder puissamment.

Bister-Veld, mon meilleur timonier, était mort en route sans avoir témoigné la nulle douleur. C'était avec Holland, mon plus vieux serviteur, un superbe bœuf, excellent compagnon, intelligent et doux, lequel semblait avoir acquis quelque ascendant sur les autres du même attelage. Pour ses qualités, Bister-Veld ne pouvait guère être remplacé, eussé-je été chez les boers ; et chez les Makaschlas, qui n'ont pas de bœufs, la chose était matériellement impossible. Cette perte m'inquiétait ; Holland lui-même était malade, et s'il succombait, je n'avais plus un seul bon bœuf à mettre derrière. Combien mes transes n'eussent-elles pas été plus vives, si j'avais pu prévoir le sort réservé à tous !

---

## CHAPITRE XXXIV.

Un mois de séjour. — Abondance des insectes. — Acquisition de cinq individus de l'espèce antilope noire. — Description de cet animal et de ses habitudes. — Mes bœufs envasés. — Excellence de la chair du rhinocéros simus. — Maladie de mes bœufs. — Passage sur la rive droite de l'Oury. — Campement sur les bords de la Mokoha. — Débordement de la rivière : nous esquivons le danger. — Excursions au mouzi de Schloschlomé. — Source sucrée. — Fosses-pièges des Cafres makaschlas. — Disposition des haies conductrices. — Ce qu'elles rapportent. — Silence de la nature au milieu des plus chaudes journées. — Arrivée chez Schloschlomé. — Comment ces Cafres combinent leurs réponses. — Arachnides très-venimeuses. — Chasses infructueuses. — Henning part pour Makali's-Berg, afin de me ramener un nouvel atelage.

Sitôt que je fus installé, les insectes coléoptères attirèrent toute mon attention ; les buissons fleuris se couvraient de cétoines ; les tiges d'herbes supportaient les curculios, et les buprestes sillonnaient l'air, tandis qu'à terre couraient les carabes, d'entre lesquels je citerai la belle et grande *Anthia Burchellii* et le *Tefflus* nouveau, que m'a dédié M. Guérin Menneville.

Chaque jour leur nombre grossissait, et sans crainte d'être taxé d'exagération, j'ose affirmer que l'on eût pu y remplir des sacs de cétoines. Mes récoltes ne pouvaient manquer d'être nombreuses. Malheureusement, pour rapporter une plus grande quantité d'espèces, j'étais forcé de choisir moins d'individus, afin d'épargner les boîtes et les

épingles. Un autre obstacle existait encore, c'était la présence d'une foule de larves dans le corps de mes coléoptères deux jours après leur mort. Elles y étaient déposées vers l'anus par une très-petite diptère, que ni le camphre ni l'essence de térébenthine concentrée dans les boîtes ne pouvaient écarter. Aussi me vis-je bientôt réduit à préparer tous mes gros insectes les uns après les autres, de même que je faisais pour mes collections ornithologiques, et ce système, le seul possible en pareil cas, nuit à quelques-uns, dont les couleurs sont altérées par l'action du savon arsenical. Le hupreste *Delegorguei*, voisin du *Squamosa*, quoique lisse, a toujours souffert de ce contact.

Henning et Tom se relevaient mutuellement pour la chasse à l'antilope noire que nous savions habiter les montagnes voisines, et de temps à autre je m'y portais moi-même quand il me plaisait de le faire. Henning n'avait pas réussi; mais Tom le traînard, Tom qui me revenait souvent à onze heures du soir, traversant de la façon la plus insouciant des espaces où rugissaient les lions, Tom dut à ses habitudes exceptionnelles de rencontrer un de ces animaux, qu'il tua, et auprès duquel il se décida à passer la nuit, afin d'écarter les carnassiers qui l'eussent dévoré, soit lions, léopards, hyènes ou chacals.

Tom fit mieux encore : il avait deviné tout d'abord que l'antilope noire, qui nous avait fait dépenser inutilement tant de temps et de pas, pouvait se distinguer des autres par ses allures crépusculaires, voire même nocturnes. A cet ef-

fet, il s'était contenté de m'envoyer la peau ; puis il avait passé le jour à dormir, attendant le retour de son Cafre, afin de ne recommencer ses recherches qu'au crépuscule, et de les prolonger jusque vers neuf ou dix heures, aussi longtemps qu'il pourrait discerner les objets à 80 pas.

Ainsi qu'il l'avait espéré, tout lui réussit comme la veille : il abattit encore un autre individu femelle, et le lendemain ce fut un jeune, d'où Tom se permit de conclure formellement que cet animal de couleur noire ne sortait, afin de paître, que quand il y avait assez d'obscurité pour être difficilement perceptible. Cette habitude extraordinaire, et cependant incontestable, suffit pour expliquer comment il avait pu se faire que nous eussions vu si longtemps nos peines rester infructueuses.

Henning, qui ne voulait pas rester en arrière de Tom, fit tant de son côté qu'il obtint un grand mâle parfaitement adulte. C'est cet individu que l'on voit aujourd'hui au Jardin des Plantes, en compagnie d'une femelle et d'un jeune, les premiers qui aient été rapportés en France. Décrit en 1840 par le capitaine Harris, dans son ouvrage intitulé : *Wild-Spoort in Southern Africa*, cet animal, le roi des antilopes, approche de la taille d'un cheval moyen.

Le mâle adulte est noir, à l'exception du ventre qui est blanc, et des oreilles qui sont rousses. Une virgule blanche, formée de poils épais, distingue le dessous de l'œil.

Il porte une belle crinière noire composée de poils droits, longs de 11 à 14 centimètres. Parfois une teinte fauve s'y remarque, mais au centre seulement.

Ses cornes, longues d'un mètre, déprimées, annelées, très-pointues et dirigées en arrière, laissant entre leurs extrémités peu d'écartement, sont d'une uniformité si parfaite que l'une d'elles, trouvée isolément, ne saurait être reconnue pour appartenir plutôt à un côté qu'à l'autre. La femelle porte cornes; son pelage est en tout semblable à celui du mâle, mais elle lui est d'un bon tiers inférieure en taille. Le fauve brun est la livrée du jeune âge.

D'aussi importantes acquisitions me remplirent de joie. J'en voulais d'autres encore, et, trop occupé d'insectes et d'oiseaux, je laissai à mes gens la liberté d'agir comme ils l'entendraient. C'est ainsi que je passai dix jours sans société aucune, menant la vie cellulaire dans les bois, et ne voyant chaque soir que mon jeune Cafre Guimba, lequel gardait mes bœufs toute la journée. Assurément c'était beaucoup de confiance, mais sans elle un explorateur ne saurait trouver de repos.

Cependant le dernier jour, je sentis, par suite d'une circonstance inattendue, combien le manque d'assistance pouvait me susciter d'embarras. Guimba m'arrive d'un air penaud et s'expliquant d'une manière fort peu libre : « Maître, dit-il, quatre de vos bœufs sont enterrés dans le ruisseau où je les conduisais boire. »

J'y cours avec lui ; la distance était courte, et je vois effectivement quatre pauvres serviteurs enfoncés, les uns jusqu'au poitrail, les autres jusqu'au cou, faisant d'incroyables efforts pour sortir, efforts qui tendaient, au contraire, à les engager plus profondément. « Tant pis, pensais-je ; l'un va se noyer, et les autres vont tellement patauger qu'ils s'engloutiront totalement. » Quatre bœufs perdus d'un coup dans des lieux où il est impossible de s'en procurer d'autres, c'est une désespérante affaire ; mais aussi à quel expédient recourir ? Pas de force de bras, pas un point d'appui, pas de palans. Je ne pouvais qu'essayer, et j'envoyai Guimba me chercher des courroies à bœufs.

Aussitôt qu'elles m'arrivèrent, je laçai par les cornes celui qui allait infailliblement se noyer, et Guimba unissant son peu de force à la mienne, l'animal put relever la tête. Après dix minutes d'efforts inouïs, il dégagea ses jambes, tomba sur un côté où, en raison de sa surface, son corps se soutint sur la vase mouvante ; alors nous le traînâmes peu à peu, et je fus assez heureux pour lui voir enfin prendre pied sur un terrain plus solide. Quant au second, comme des racines le barraient au poitrail, je les coupai à coups de hache ; puis, à force d'aider le bœuf en le halant par les cornes, l'animal finit par prendre terre. Pour les deux autres, j'allais me décider à atteler deux bœufs frais et les faire tirer sur la courroie de tête, au risque de séparer les vertèbres de celui que je voulais extraire ; il n'y

avait pas d'autre moyen, et déjà Guimba partait pour me chercher un joug. Alors fort heureusement j'entendis des voix d'hommes. C'étaient Henning et Tom et leurs Cafres, dont le secours m'arriva fort à propos. Un quart d'heure après les deux restants étaient retirés.

Ces vases apportées par les eaux du torrent n'ont pas le temps de se consolider qu'elles sont immédiatement couvertes de végétation. Un homme s'y enfoncerait moins vite ; mais sans l'aide des mains agissant sur un point d'appui extérieur, il ne pourrait en sortir.

Quelques jours ensuite, un coudou, lancé d'abord par des chiens sauvages auxquels les miens coupèrent la chasse, vint se jeter dans un endroit semblable ; il y fut retenu par les jambes et saisi par mes chiens, lesquels, malgré leur légèreté, avaient de la peine à s'y maintenir. Ce qu'il y a de pis, c'est que proche de ces amas où il existe à peine un pied d'eau, des crocodiles se tiennent immobiles, attendant qu'une proie quelconque vienne à s'y engager. J'y en ai vu où jamais on n'en eût soupçonné, puisqu'il m'était facile de sauter le ruisseau : aussi n'épargnais-je pas ces traîtres ; six d'entre eux furent fusillés à bout portant dans l'espace de quinze jours.

Mes chasseurs, malgré leur longue absence, n'avaient rien fait. Des pluies d'orage se succédant sans relâche les avaient souvent contraints à garder leur cabane improvisée, où, pour abrégé le temps, ils avaient eu le loisir de griller force viande et de manger durant des journées en-

tières, sorte de récréation la plus en usage dans toute l'Afrique australe, à laquelle un Européen se fait également pour peu qu'il mène quelque temps la vie des bois : aussi les vis-je revenir remplis d'embonpoint. Les Cafres surtout reluisaient comme des bottes vernies : excellents tempéraments résistant aux excès et surtout aux privations, lesquels eussent fait envie à nos faibles millionnaires.

Vers cette époque, un rhinocéros simus avait été tiré ; sa chair, qui réunissait toutes conditions super-excellentes, nous donna l'idée de le préférer aux buffles et de le rechercher spécialement pour la cuisine. Dès-lors ce fut un parti pris ; et, comme la corruption était rapide, chaque jour un ou deux rhinocéros étaient abattus pour soutenir l'existence de sept hommes, un troisième Cafre maskaschla étant venu depuis peu solliciter la permission de rester à mon service.

Mais, après un mois de séjour sur ces lieux, lorsque les rhinocéros vinrent à manquer, quand Henning m'eut observé que nos bœufs n'engraissaient pas, malgré la richesse des pâturages, quand je me trouvai moi-même fatigué de battre toujours les mêmes endroits, et surtout quand Holland fut tombé pour ne plus se relever, alors je fis atteler, et nous sortîmes par la seule issue qu'eût cette partie de la contrée.

En route, deux autres bœufs témoignèrent par leur refus de tirer qu'ils étaient malades. Henning hochait fréquemment la tête, et se parlant tout haut à lui-même :

« Ça ira mal, » répétait-il fréquemment du ton d'un homme qui envisage de grandes contrariétés dans l'avenir.

Ces bœufs étaient les miens, leur perte ne pouvait alléger la bourse d'Henning, elle devait au contraire prolonger le voyage et lui valoir quelques mois de gages de plus, mais leur condition l'attristait. Henning s'était attaché à eux comme à des membres de sa famille. *Bisterveld* le noir, *Holland* le bleu, ses deux meilleurs amis, étaient morts; depuis près de trois ans il les avait conduits partout presque sans interruption; dans le trajet, son existence avait été constamment unie à la leur; il les comprenait à merveille, il savait s'en faire comprendre de même, et tant de bonnes qualités s'étaient révélées à lui que son cœur se fondait rien qu'en pensant à eux. Henning ne trouvait de consolation qu'en songeant que les hommes, eux aussi, meurent bien, absolument comme les bêtes.

Notre attelage raccourci, nous cheminâmes d'autant plus lentement que nous manquions de timoniers dressés. Nous gardions à notre gauche les montagnes de Sogoupana, espérant croiser la rivière à 2 ou 3 lieues plus loin, précisément où elle cherche à pénétrer dans la chaîne.

Comme nous l'avions supposé, l'Oury se découvrit bientôt à nous. Elle traversait de vertes plaines agréablement plantées de mimosas, et son lit profond se décelait par des arbres d'une nature différente qui semblaient la border et la couvrir comme afin de la préserver d'un dessèche-